

REPORTAGE

TOUS CEUX

Fatigué du brouhaha médiatoc autour de la crise financière, Park est descendu dans la rue pour tenter de donner un visage au chaos imminent qui guette. Reportage à hauteur d'homme sur les symptômes d'une société en chute libre.

PAR VINCENT COCQUEBERT
PHOTOS WAHIB

V

ous connaissez l'histoire de Marc Lecocq ? SDF depuis des temps immémoriaux, ce Belge de 45 ans venait de vivre une rédemption, passant, comme par magie, du statut de déclassé à celui de boursicoteur à la grâce d'un héritage familial de 350.000 euros. Devenu client privilégié, Marc a bénéficié des bons conseils de son banquier, investissant l'ensemble

de son patrimoine dans des placements boursiers, d'abord chez Fortis avant de les transférer sous la panique chez Dexia. Dexia, cet établissement financier conjointement sauvé de la faillite par la France et la Belgique le 19 septembre dernier, suite à des transactions merdeuses. Marc, lui, n'a pas eu cette chance, et a à nouveau tout perdu. Laissant même derrière lui une ardoise de plusieurs milliers d'euros (1). Retour à la case départ, donc. C'est-à-dire la rue. Anecdote, cette histoire à la morale ultra-cynique incarne l'angoisse un peu irrationnelle qui étirent un nombre croissant d'entre nous. Car si l'effondrement du système financier a d'abord caressé notre fibre de révolutionnaire de salon, cette sensation de chaos global que les médias distillent depuis des semaines à coups de chiffres imbitables nous fait aujourd'hui objectivement flipper. Alors même que, nous dit-on, les effets de la récession n'en sont qu'à leurs prémices, 60 % d'entre nous craignent d'être transformés demain en clochard. C'est la raison pour laquelle on est allés recueillir la parole de ces gardes fous urbains, dont le reflet funèbre nous maintient dans le rang, ainsi que celle de représentants de cette classe moyenne en chute libre afin de comprendre de quelle manière s'appréhendait la "grande dépression".



Bois de Vincennes. 8 décembre 2008. 8h15. Température extérieure : 3°C.

«Une sacrée économie, non ?»

Mardi 18 novembre. Direction la rue parisienne, quelque part entre Bastille et République. Sur cet axe de plusieurs kilomètres, les SDF ressemblent de loin à ces ours polaires qu'on regarde mélancoliquement dériver sur un bloc de glace dans les reportages de Planète. L'un d'eux, Alain, 57 ans, squatte les bancs du boulevard Richard Lenoir

depuis plusieurs années. Il parle un français old school, presque bourgeois. S'il ne tient pas à nous expliquer ce qui l'a conduit à vivre aujourd'hui "en marge" - «La vie m'a mis des baffes dans la gueule, je n'ai rien d'autre à dire» -, on apprend qu'il exerçait jadis «un métier public» et profitait d'un niveau de vie plutôt confortable. Dorénavant Rmiste, Alain dort dans des centres

QUI TOMBENT



«Tout le monde descend d'une marche.»

d'hébergement, se nourrit chez les Sœurs de la Charité et achète ses clopes, «des Égyptiennes», à un Antillais de Barbès qui lui refourgue des paquets à 3 euros pièce «Une sacrée économie, non ?» Aux avant-postes de la rue, Alain observe les effets de cette mutation sociologique engendrée par notre dévotion au marché qui aujourd'hui s'effondre de toutes parts. «Depuis deux

mois, les gens ne parlent que d'argent, c'est devenu le centre de leurs préoccupations. Ceux qui allaient au resto le midi, je les vois maintenant avec un sandwich dans leur voiture. Cette crise, j'ai l'impression que ce sont surtout les classes moyennes et les petits épargnants qui la subissent de plein fouet», analyse-t-il. La plus grande arnaque du siècle selon lui ? Pas la crise des sub-

primes, mais le passage à l'euro «Un choc sans commune mesure » Mais, comme le résume Pawel, un Polonais expatrié en France depuis une dizaine d'années et autant passées à dormir dans un parc - «ça ne coûte pas plus cher aujourd'hui qu'hier» -, la crise a des effets immédiats sur cet ultime maillon de la grande chaîne économique que sont les Sans Domiciles Fixes. Ces der- ...



niers mois, la plupart des associations caritatives ont vu leurs donations fondre d'environ 10 %, avec en parallèle une demande d'aide qui n'a fait qu'exploser. «Nous recevons des chiffres de terrain alarmants qui nous signalent un boom au niveau du nombre d'inscriptions», confirme Agathe Reval des Restos du Cœur.

Libéralisme étendu à la sphère intime

C'est ce marasme qui a, dit-il, poussé Henry, 60 ans, à vivre dans la rue depuis maintenant 41 mois. «Moi, je veux aider

les SDF en filant un coup de main à mon pote Augustin (Legrand, ndr)». Il confie compter sur le fondateur des Enfants de Don Quichotte pour le coopter «auprès des gens de Canal Plus» et lui dénicher un taf. Clochard céleste, Henry peint, griffonne des poèmes, joue de la guitare, fait apparaître le fantôme d'Henri Salvador lorsqu'il se marre, décortique obsessionnellement les écrits de Nostradamus et élabore des théories sur le parallélisme entre Bobby Lapointe et Voltaire. Pour lui, la crise est avant tout l'illustration de notre rapport

névrotique à l'argent, et plus que la baisse de son pouvoir d'achat, ce sont les effets pervers du libéralisme étendu à la sphère intime qui le tourmentent. «Tu sais que j'ai 5 femmes¹ confie ce chanteur de la polygamie joviale, mais je ne les ai pas vues depuis ces 41 mois. C'est comme ça, pas de fric, pas de cul», conclut-il, lapidaire. Une sentence corroborée à quelques kilomètres de là par Mieleen, escort-girl de profession et au chômage technique depuis deux mois. «Je reçois environ trois fois moins d'appels, et ceux qui prennent rendez-vous ne les honorent pas ou discutent les prix sans aucune classe au téléphone. Il faut que je trouve d'urgence des solutions pour combler ce manque à gagner.» Une crise "boursière", oui, dans tous les sens du terme.

La révolte en bruit de fond

Le lendemain, en passant par le très symbolique Canal Saint-Martin, on tombe sur un groupe de clochards en plein apéro matinal. En apparence hors du temps («La crise financière, elle est là depuis... oh... quatre, cinq ans»), le constat de durcissement général qu'ils dressent est sans équivoque. «Avant, on pouvait se faire 60 euros en une journée, aujourd'hui, pour réunir 5 euros il faut forcer». Ils font écho aux paroles



d'Akmin. La cinquantaine, tenancier d'une brasserie à quelques pas de la Gare de l'Est, il n'avait connu jusqu'alors que les bruyants midis de rush qui s'étendaient jusqu'au milieu de la journée. Une fierté du travail bien fait qu'il paraît aujourd'hui avoir totalement perdue tant le fruit de ses efforts est dérisoire. «Ça fait un an et demi que je n'ai pas pris de vacances. Mon chiffre d'affaires est en chute libre et les quelques clients qui viennent commandent seulement un plat et une carafe d'eau. Je ne sais pas jusqu'où on va tomber.» Akmin, telle une boîte noire, enregistre toutes les conversations qui circulent dans son établissement. «Le bruit de fond, c'est la révolte. Ce sont toujours les mêmes qu'on aide et qui s'enrichissent, il ne faut pas s'étonner que les gens soient sur les nerfs. J'ai même eu l'occasion d'entendre des salariés de la Société Générale et ce sont eux les plus remontés.» L'image de pop star martyre de la finance de Jérôme Kerviel ? Non merci, pas pour lui.

Asiles de nuit

La nuit se couche sur Paris, et c'est l'heure où se forme devant La Mie de Pain, plus grand centre d'accueil d'Europe (on y sert chaque jour 600 repas, 450 personnes y dorment une nuit ou une semaine), une longue file d'hommes à la rue. On engage la conversation avec Jacques, la vingtaine, stylé H&M et Converse aux pieds. À Paris depuis une semaine, il est venu tenter sa chance ici après quelques ennuis avec la justice et une embrouille familiale apparemment consommée - «Mon beau-père ne veut plus me voir et je ne veux plus voir mon père». Depuis son arrivée, Jacques squatte les halls d'immeubles. À l'occasion, il s'incruste chez un vague cousin locataire d'une chambre de bonne, «mais il pèse 120 kilos, alors il n'y a pas de place pour



053



nous deux.» Ce soir, Jacques va mettre pour la première fois les pieds dans ce qu'on appelait avant les "asiles de nuit". «Je sais pas sur qui ou sur quoi je vais tomber. Je flippe à mort. Ils ont tous l'air bourrés. Tout ce que je veux c'est qu'ils me donnent à manger car je n'ai rien avalé depuis deux jours, me laver, et essayer de dormir pour repartir demain chercher du travail.» Jacques lutte pour garder la face, mais peine à rouler sa clope tant il tremble de se retrouver mêlé à cette faune dont il se sent à des années-lumière : «Je n'ai plus que mes yeux pour pleurer», conclut-il en rejoignant la file d'attente d'un pas mal assuré.

Pas de caviar cette année

Loin d'être une illusion, l'arrivée massive de post-ados de moins de 25 ans sur le marché de la misère est, avec le déferlement des travailleurs précaires et des retraités fauchés, l'une des tendances lourdes que la crise va logiquement

amplifier. Accoutumés à ne s'occuper que des seuls clochards, les salariés et bénévoles de La Mie de Pain doivent aujourd'hui gérer une mixité sociale impressionnante, où les costards-cravates côtoient des naufragés au bout du rouleau. À l'heure où l'idéologie du libéralisme comme toute-puissance se barre en sucette, charriant avec elle une nouvelle pauvreté protéiforme, on en vient à se demander par quel miracle l'insurrection reste encore à l'état de fantôme. Car la merde, elle est bien universelle. Comme le dit Eve Roffiaen, vice-présidente de la Mie de Pain et observatrice attentive de cette France morcelée : «Tout le monde descend d'une marche.» Et du SDF au happy few mondain, le spectre de la crise n'oublie d'éclairer personne de sa lumière mortifère. La preuve, pour la première fois cette année, il n'y avait pas de caviar à la remise du Prix de Flore... ☘

(1) rthnfo.be du 13/10/2008